

Also sprach Marc Schaul

Mathe für alle und keinen



Table des matières

Les Bases	2
1 Bases de raisonnement et raisonnement basique	2
1.1 L'alphabet grec	2
1.2 Raisonnement	2
Un peu de théorie des ensembles	3
1 Une théorie sur des bases frêles	3
1.1 Manipuler des ensembles	3
1.2 Familles et applications	4
1.3 Relation d'ordre et d'équivalence	4
2 Axiomatisation de Zermelo-Frankel (ZFC)	5
2.1 Motivation : un inventaire de paradoxes	5
2.2 Axiomes de construction et de fondation	5
2.3 L'axiome du choix	6
2.4 Conclusion	6
Entiers, principe de récurrence et suites	7
Structures algébriques	7
Polynômes	7
Arithmétique	7
Limites et continuité	7
Construction de \mathbb{R} et de \mathbb{C}	8
1 Motivation et suites de Cauchy	8
1.1 Pourquoi \mathbb{R} ?	8
1.2 Quelques propriétés des suites de Cauchy	9
2 Une construction de \mathbb{R} par les suites de Cauchy	9
2.1 Les réels	9
2.2 Leur structure algébrique	10
3 Une autre construction de \mathbb{R}	11
3.1 Les réels, version 2	11
3.2 Leur structure algébrique	11
4 Les propriétés fondamentales de \mathbb{R}	11
4.1 La complétude, à partir des suites de Cauchy	11

4.2 La propriété de la borne supérieure, à partir des coupures de Dedekind	12
4.3 Ces deux constructions sont équivalentes	12
4.4 \mathbb{R} n'est pas dénombrable	12

Dérivation	14
-------------------	-----------

Intégration	14
--------------------	-----------

Convergence et analyse asymptotique	14
--	-----------

1 Compléments	14
1.1 Pourquoi a-t-on besoin de la convergence absolue ?	14

Un peu de théorie des nombres analytique	14
---	-----------

Espaces vectoriels	14
---------------------------	-----------

Espaces vectoriels de dimension finie	15
--	-----------

déterminants	16
---------------------	-----------

1 Le groupe symétrique	16
2 Cycles et transpositions	17
2.1 Signature d'une permutation	19
3 Applications multilinéaires alternées	19

Probabilités	22
---------------------	-----------

1 Applications	22
1.1 Divers	22
1.2 La méthode probabiliste	22

Les Bases

Vocabulaire, notations et premiers raisonnements

1 Bases de raisonnement et raisonnement basique

1.1 L'alphabet grec

α A alpha	ι I iota	ρ P rho
β B bêta	κ K kappa	σ Σ sigma
γ Γ gamma	λ Λ lambda	τ T tau
δ Δ delta	μ M mu	υ Y upsilon
ε E epsilon	ν N nu	ϕ Φ phi
ζ Z dzeta	ξ Ξ xi	χ X khi
η H êta	\omicron O omicron	ψ Ψ psi
θ Θ thêta	π Π pi	ω Ω oméga

1.2 Raisonnement

Définition 1 (Proposition)

Une proposition est un énoncé mathématique qui peut prendre la valeur de vérité : vrai ou faux.

Exemple 1

0 est un nombre pair ; est une proposition dont la valeur logique est vrai.
 $0 > 1$; est une proposition dont la valeur est faux.

Soit P, Q, R des variables propositionnelles, elles représentent une proposition.

Définition 2 (Connecteurs(liens) logiques usuels)

Les connecteurs logiques permettent de créer des nouvelles propositionnelles
 \wedge le "et", $P \wedge Q$ prend la valeur vraie si P est vraie et Q est vraie.
 \vee le "ou"(inclusif), $P \vee Q$ prend la valeur vraie si au moins l'un des P ou Q prend la valeur vraie
 \implies le signe d'implication, $P \implies Q$ prend la valeur vraie si lorsque P est vraie alors Q est vraie. Attention si P est fausse alors $P \implies Q$ est vraie quelque soit la valeur de Q , comme le dit l'adage "Avec des si on mettrait Paris en bouteille"
 \iff le signe d'équivalence, $P \iff Q$ prend la valeur vraie si P et Q ont la toujours la même valeur.
 \neg le "non", $\neg P$ prend la valeur vraie si P est fausse.

Table de vérité des liens logiques usuels

P	Q	$P \wedge Q$	$P \vee Q$	$P \implies Q$	$P \iff Q$	$\neg P$
V	V	V	V	V	V	F
V	F	F	V	F	F	F
F	V	F	V	V	F	V
F	F	F	F	V	V	V

Exercice 1

Montrer à l'aide de la table de vérité que $(P \iff Q) \iff ((P \implies Q) \wedge (Q \implies P))$ Ceci justifie que pour montrer une équivalence, on montre en général deux implications.

Définition 3 (Condition nécessaire, suffisante)

On dit que P est une condition suffisante pour avoir Q si $P \implies Q$
On dit que Q est une condition nécessaire pour avoir P si $P \implies Q$
On dit que Q est une condition nécessaire et suffisante pour avoir P si $P \iff Q$

Un peu de théorie des ensembles

Théorie des ensembles naïve et ZFC

1 Une théorie sur des bases frêles

1.1 Manipuler des ensembles

Qu'est-ce qu'un ensemble ? Tout, et rien à la fois. C'est un objet formel sur lequel on se donne uniquement une chose : la relation d'appartenance, \in . Comment alors en pratique construire et utiliser des ensembles ? On peut penser qu'un ensemble est simplement défini par la donnée d'une propriété, éventuellement en langage naturel : $x \in A \iff$ Quelque chose est vrai de x . On verra plus tard que cette approche connaît de graves problèmes qui motiveront une axiomatisation plus rigoureuse de la théorie des ensembles. Mais pour l'instant, elle suffit à explorer quelques notions de base et à introduire du vocabulaire.

Définition 1

Soient A et B deux ensembles. On appelle union de A et B l'ensemble $A \cup B = \{x | x \in A \vee x \in B\}$, et intersection de A et B l'ensemble $A \cap B = \{x | x \in A \wedge x \in B\}$.

Définition 2

Soient A et B deux ensembles. On dit que A est inclus dans B , ce qu'on note $A \subset B$, quand $\forall x \in A, x \in B$.

Définition 3

Soit $A \subset B$. On appelle complémentaire de A dans B l'ensemble $B \setminus A = \{x \in B | \neg x \in A\}$

Un poil plus compliqué : définir le produit cartésien $A \times B$. Pour ce faire, il faut trouver une façon purement ensembliste de définir un couple ordonné (sachant qu'un ensemble n'est justement pas ordonné). Une des solutions possibles :

Définition 4 (Couples de Kuratowski)

On note couple (x, y) l'ensemble $\{x, \{x, y\}\}$.

Cette définition permet de préserver l'ordre de la paire : $(x, y) \neq (y, x)$.

Définition 5

Le produit cartésien de deux ensembles A et B , noté $A \times B$, est l'ensemble des couples (x, y) avec $x \in A$ et $y \in B$.

On peut maintenant définir de façon purement ensembliste une relation binaire.

Définition 6 (Relation binaire)

Soit E un ensemble. On appelle relation binaire \mathcal{R} sur (E, F) (ou si $E = F$, tout simplement sur E) un sous ensemble de $E \times F$. On dit que le couple (x, y) de $E \times F$ vérifie la relation \mathcal{R} , ce qu'on note $x\mathcal{R}y$, quand (x, y) appartient à cet ensemble \mathcal{R} .

Intuitivement, une fonction de E dans F est un objet qui à tout x de E associe un unique y de F . On formalise ceci à l'aide d'une relation binaire ayant une certaine propriété.

Définition 7

Soit ϕ une relation binaire sur (E, F) . f est une application de E dans F quand $\forall (x, y, z) x\phi y \wedge x\phi z \implies y = z$. On notera à l'avenir $\phi(x) = y$. L'unicité de l'image est essentielle pour que cette notation est un sens : si $\phi(x) = y$ et $\phi(x) = z$, alors $y = z$.

On définit encore diverses propriétés sur ces relations.

Définition 8 (Premières définitions)

Soit \mathcal{R} une relation binaire de E . On dit que :

- \mathcal{R} est réflexive si $\forall x \in E, x\mathcal{R}x$.
- \mathcal{R} est symétrique si $\forall (x, y) \in E^2, x\mathcal{R}y \implies y\mathcal{R}x$.
- \mathcal{R} est antisymétrique si $\forall (x, y) \in E^2, (x\mathcal{R}y \text{ et } y\mathcal{R}x) \implies x = y$
- \mathcal{R} est transitive si $\forall (x, y, z) \in E^3, (x\mathcal{R}y \text{ et } y\mathcal{R}z) \implies x\mathcal{R}z$.

Définition 9 (Relation d'équivalence)

On dit qu'une relation binaire \mathcal{R} sur E est une relation d'équivalence si elle est réflexive, symétrique et transitive. On la note en général \sim .

Définition 10 (Relation d'ordre)

On dit qu'une relation binaire \mathcal{R} sur E est une relation d'ordre si elle est réflexive, antisymétrique et transitive. On note en général \leq plutôt que \mathcal{R} .

1.2 Familles et applications

On revient maintenant aux applications.

Définition 11

Soit $f : E \rightarrow F$ une application.

- f est injective (ou est une injection) quand $\forall (x, y) \in E^2, f(x) = f(y) \implies x = y$.
- f est surjective (ou est une surjection) quand $\forall x \in F, \exists y \in E, f(y) = x$.
- f est bijective (ou est une bijection) quand elle est injective et surjective.

Propriété 1

Soient A, B, A', B' tels que $A \cap B = \emptyset$ et $A' \cap B' = \emptyset$. Soient $f : A \rightarrow A'$ et $g : B \rightarrow B'$ deux injections. La fonction $h : A \cup B \rightarrow A' \cup B'$ telle que $h|_A = f$ et $h|_B = g$ est injective.

Soient x et y tels que $h(x) = h(y)$. Supposons $h(x) = h(y) \in A'$. Alors $f(x) = f(y)$ d'où $x = y$. Un argument similaire tient pour $h(x) = h(y) \in B'$.

Définition 12

On dit que deux ensembles sont équipotents si il existe une bijection de l'un dans l'autre.

Cette notion d'équipotence est la "bonne" notion pour définir le cardinal (la "taille") d'un ensemble, comme on le verra plus tard.

Théorème 1 (Théorème de Cantor-Bernstein)

Soient A et B deux ensembles. Si il existe une injection de A dans B et une injection de B dans A , alors A et B sont équipotents.

Soient f et g ces deux injections. On pose $B' = \{g(x) | x \in B\} \subset A$. g est une bijection de B vers B' . Construisons une bijection h de A vers B' .

On pose :

$$\begin{cases} A_0 = A \setminus B' \\ A_{n+1} = g \circ f(A_n) \end{cases}$$

On définit :

$$h : A \rightarrow B' \\ a \mapsto \begin{cases} g \circ f(a) & \text{si } a \in \bigcup_{i \geq 0} A_i \\ a & \text{sinon} \end{cases}$$

On a bien $\bigcup_{i \geq 0} A_i \cap A \setminus \bigcup_{i \geq 0} A_i = \emptyset$ et $\bigcup_{i \geq 1} A_i \cap A \setminus \bigcup_{i \geq 0} A_i = \emptyset$. De plus $g \circ f$ et la fonction identité sont injectives. D'où d'après la propriété montrée plus haut, h est injective.

Enfin $h(A) = B'$ donc h est bien la bijection recherchée. Une bijection de A vers B est donc $g^{-1} \circ h$, et la preuve est achevée.

Théorème 2 (Théorème de Cantor)

Soit E un ensemble. E et $\mathcal{P}(E)$ ne sont pas équipotents.

Soit $f : E \rightarrow \mathcal{P}(E)$. Montrons que f n'est pas surjective.

Soit $F = \{x \in E | x \notin f(x)\}$. Soit $x \in E$, deux cas se présentent :

- $x \in B$, alors $x \notin f(x)$ et donc $x \in B \setminus f(x)$. D'où $B \setminus f(x) \neq \emptyset$ et donc $B \neq f(x)$.
- $x \notin B$, alors $x \in f(x)$ et donc $x \in f(x) \setminus B$. D'où $f(x) \setminus B \neq \emptyset$ et donc $B \neq f(x)$.

Finalement, x ne peut être un antécédent pour E . Donc E n'a pas d'antécédent et f n'est pas surjective, donc pas bijective.

On peut en bonus montrer qu'il n'y a pas d'injection de $\mathcal{P}(E)$ dans E . En effet comme l'application qui à x associe $\{x\}$ est une injection de E dans $\mathcal{P}(E)$ dans E , si il existait une injection de $\mathcal{P}(E)$ dans E , d'après le théorème de Cantor-Bernstein, $\mathcal{P}(E)$ et E seraient équipotents.

1.3 Relation d'ordre et d'équivalence

2 Axiomatisation de Zermelo-Frankel (ZFC)

2.1 Motivation : un inventaire de paradoxes

On a précédemment considéré qu'un ensemble pouvait être défini par la donnée de n'importe quelle propriété en langage naturel. Voyons pourquoi cette position est intenable.

Paradoxe de Berry

Soit E l'ensemble des mots pouvant être définis en moins de 17 mots en français. On considère "le premier mot par ordre alphabétique ne pouvant pas être défini en moins de 17 mots français" : on vient de le définir en 17 mots, donc il peut bien être défini. La seule issue est de décréter que E ne peut pas exister.

Ce paradoxe rend apparent la nécessité de s'en tenir au langage formel, tel que défini par le chapitre 1. Mais ce n'est pas la seule limitation sur les ensembles pouvant exister. On suppose maintenant qu'on peut définir un ensemble par la donnée d'une propriété en langage formel. Apparaît alors un autre paradoxe.

Paradoxe de Russel

Soit $A = \{x | x \notin x\}$ l'ensemble des ensembles n'appartenant pas à eux mêmes. Est-ce que $A \in A$? Si $A \in A$, alors $A \notin A$. Inversement, si $A \notin A$, alors $A \in A$. Il en ressort comme précédemment qu'un tel ensemble n'existe nécessairement pas.

En fait, le problème vient du fait qu'on avait supposé la chose suivante

Axiome de compréhension

On va maintenant postuler la chose suivante

[
Axiome de séparation]

Pour pouvoir éviter le paradoxe de Russel, il est aussi nécessaire que "l'ensemble de tous les ensembles" n'existe pas, aucun cas il suffirait de lui appliquer l'axiome de séparation pour retrouver l'axiome de compréhension.

2.2 Axiomes de construction et de fondation

Toute propriété ne définissant pas un ensemble, et encore moins en langage humain, on voit donc qu'il est nécessaire de se donner des axiomes plus rigoureux. En particulier, en se privant de l'axiome de compréhension, il est nécessaire d'introduire des axiomes pour pouvoir construire de nouveaux ensembles à partir d'anciens grâce aux opérations précédemment définies (réunion, intersection, produit cartésien...)

Axiomes de construction

- Axiome d'extensionnalité : Deux ensembles sont égaux si ils ont exactement les mêmes éléments, c'est à dire si appartenir à l'un est équivalent à appartenir à l'autre.
- Axiome de la paire : étant donné deux ensembles A, B , l'ensemble $\{A, B\}$ existe.
- Axiome de la réunion : étant donné deux ensembles A, B , l'ensemble $\{A, B\}$ existe.
- Axiome de l'ensemble des parties : étant donné un ensemble A , $\mathcal{P}(A)$ existe.

On y adjoint un axiome provisoire qui assure l'existence d'au moins un ensemble, par mesure de commodité. Cependant l'introduction dans le prochain chapitre d'un axiome d'existence vraiment utile (qui garantira l'existence de \mathbb{N}) nous conduira à l'abandonner. Notons que cette existence implique l'existence de l'ensemble vide par application de l'axiome de séparation avec une propriété toujours fausse (comme $x \neq x$). On a maintenant construit toutes sortes d'ensembles : $\emptyset, \{\{\emptyset, \{\emptyset\}\}, \emptyset, \{\{\emptyset\}\}\dots$ sur lesquels on peut vérifier nos précédentes définitions.

Propriété 2

Si A est un ensemble, le singleton $\{A\}$ existe.

C'est l'ensemble " $\{A, A\}$ " existant d'après l'axiome de la paire.

Propriété 3

L'intersection de deux ensembles est bien définie.

C'est l'ensemble $\{x \in A \cup B | x \in A \wedge x \in B\}$ existant d'après l'axiome de séparation.

Propriété 4

Le produit cartésien de deux ensembles est bien défini.

Soit A et B deux ensembles. On a déjà dit que le couple (x, y) était l'ensemble $\{\{x\}, \{x, y\}\}$. Ce couple est donc un élément de $\mathcal{P}(\mathcal{P}(A \cup B))$. On définit ensuite le produit cartésien par séparation : $A \times B = \{z \in \mathcal{P}(\mathcal{P}(A \cup B)) \mid \exists x \in A \exists y \in B z = \{\{x\}, \{x, y\}\}\}$.

2.3 L'axiome du choix

2.4 Conclusion

On vient de voir ce qu'on peut faire, comme opération basique, sur un ensemble - mais pour le moment il n'est pas clair comment on peut représenter des "vrais" objets mathématiques - des entiers, des réels... - avec. Dans le prochain chapitre, on développera la notion d'ordinal et de cardinal pour les ensembles infinis. On construira aussi les fondations de l'arithmétique.

Entiers, principe de récurrence et suites

Encore de la logique et de la théorie des ensembles

Une note enfin pour conclure ces trois chapitres "fondationnels" : on a choisi pour base de l'édifice mathématique la théorie des ensembles. Il s'agit d'un choix éminemment discutable, qui a surtout à voir avec la tradition et l'affinité des auteurs pour ce cadre. D'autres théories, comme la théorie des catégories ou le λ -calcul, se prêtent tout aussi bien à la tâche, voire mieux pour certains usages (notamment pour l'algèbre ou l'informatique théorique). Il n'y a aucune raison d'affirmer que le nombre deux *est* l'ensemble $\{\emptyset, \{\emptyset\}\}$: ces ensembles et les opérations qu'on a définies dessus sont simplement une structure (on parle de modèle) sur laquelle les énoncés intuitifs de l'arithmétique sont vrais. Cœur cœur pluralisme tolérance etc.

Structures algébriques

Groupes, anneaux, corps, corps de fractions

Polynômes

Construction et propriétés de $\mathbb{K}[X]$, de $\mathbb{K}[X, Y]$

Arithmétique

Arithmétique dans \mathbb{Z} et dans $\mathbb{K}[X]$

Limites et continuité

Un peu de topologie ridiculement générale

Définition 1

Une topologie T sur un ensemble E est une partie de $\mathcal{P}(E)$ telle que :

Construction de \mathbb{R} et de \mathbb{C}

Suites de Cauchy, coupures de Dedekind, théorèmes fondamentaux pour l'analyse

1 Motivation et suites de Cauchy

1.1 Pourquoi \mathbb{R} ?

Qu'est ce que l'ensemble des réels ? Intuitivement, c'est l'ensemble des nombres rationnels dont on a "rempli les trous". Mais que sont donc ces trous ? Par exemple, une solution de $x^2 = 2$:

Une preuve de l'irrationalité de $\sqrt{2}$

On suppose qu'il existe deux entiers p, q premiers entre eux tels que $\left(\frac{p}{q}\right)^2 = 2$. Alors $p^2 = 2q^2$, donc p^2 est pair. Mais tout entier ayant la même parité que son carré, p est également pair. Avec $p = 2k$, il vient $4k^2 = 2q^2$, d'où $2k^2 = q^2$, et rebelote : q est pair. On avait supposé la fraction irréductible, et pourtant $\text{PGCD}(p, q) \geq 2$. C'est impossible, donc $\sqrt{2}$ est irrationnel.

Comment faire sens alors d'une telle solution ?

Peut être d'une façon approchée : par exemple, en construisant une suite de rationnels dont le carré converge vers 2.

Exercice 1 (Méthode de Héron pour l'approximation de $\sqrt{2}$)

On définit par récurrence la suite rationnelle suivante :

$$\begin{cases} u_0 = 2 \\ u_{n+1} = \frac{1}{2}\left(u_n + \frac{2}{u_n}\right) \end{cases}$$

1. Montrer que $u_n^2 > 2$.
2. Montrer (sans utiliser le théorème de la limite monotone, puisqu'il n'est pas valable pour des suites rationnelles) que la suite définie par $v_0 = 2$ et $v_{n+1} = \left(\frac{v_n}{2}\right)^2$ tend vers 0.
3. Montrer que $u_n^2 \rightarrow 2$, en procédant par majoration de $u_n^2 - 2$ par v_n .

Les termes de cette suite sont successivement, en valeur approchée, 2, 1.5, 1.416667, 1.414216, 1.414213. Ils semblent être de plus en plus proches les uns des autres. On peut formaliser cette notion.

Définition 1

On dit qu'une suite (u_n) est de Cauchy quand :

$$\forall \varepsilon > 0, \exists N \in \mathbb{N}, (m \geq N \text{ et } n \geq N) \implies |u_n - u_m| < \varepsilon$$

Intuitivement, cela veut dire que les termes sont de plus en plus proches deux à deux.

On notera $\mathcal{C}_{\mathbb{Q}}$ l'ensemble des suites de Cauchy rationnelles.

Propriété 1

Toute suite convergente est de Cauchy.

On rappelle que $u_n \rightarrow l$ quand :

$$\forall \varepsilon > 0, \exists N \in \mathbb{N}, n \geq N \implies |u_n - l| < \varepsilon$$

Soit $u_n \rightarrow l$ et $\varepsilon > 0$.

$$\exists N \in \mathbb{N}, n \geq N \implies l - \varepsilon/2 < u_n < l + \varepsilon/2$$

Alors si $n \geq N$ et $m \geq N$:

$$l - \varepsilon/2 < u_n < l + \varepsilon/2$$

$$l - \varepsilon/2 < u_m < l + \varepsilon/2$$

D'où :

$$-\varepsilon < u_n - u_m < \varepsilon$$

Autrement dit, $|u_n - u_m| < \varepsilon$ et donc (u_n) est de Cauchy.

On va immédiatement montrer que la réciproque est fautive dans \mathbb{Q} .

Exercice 2

La suite (u_n) est celle définie précédemment.

1. En se souvenant que $u_p^2 > 2$, montrer que (u_n) décroît.
2. En se souvenant que $u_n^2 \rightarrow 2$, déduire que $\forall p, \lim_{n \rightarrow +\infty} |u_{n+p} - u_n| = 0$.
3. En conclure que (u_n) est de Cauchy.

Vue depuis le monde rationnel, cette suite n'est pourtant pas convergente, puisque $\sqrt{2}$ est irrationnelle. Ceci nous fournit un contre-exemple à la réciproque de la propriété 1. Pourtant, les termes semblent bien se rapprocher "de quelque chose" : ce quelque chose, c'est le nombre réel $\sqrt{2}$, qu'il reste encore à définir.

1.2 Quelques propriétés des suites de Cauchy

Avant d'attaquer la construction, on montre ici quelques propriétés qu'il sera utile d'avoir en tête :

Propriété 2

Toute suite de Cauchy est bornée.

Soit $\varepsilon > 0$. Il existe un rang N tel que si $n, m \geq N$ alors $|u_n - u_m| < \varepsilon$. En particulier, $|u_N - u_n| < \varepsilon$, c'est à dire $u_n \in [u_N - \varepsilon, u_N + \varepsilon]$. Mais alors $\forall n \in \mathbb{N}, u_n \leq \max(\{u_k | k < N\} \cup \{u_N + \varepsilon\})$, et de même $u_n \geq \min(\{u_k | k < N\} \cup \{u_N - \varepsilon\})$. Finalement, (u_n) est majorée et minorée, donc bornée.

Propriété 3

- Toute suite de Cauchy (u_n) ne convergeant pas vers 0 est non nulle à partir d'un certain rang.
- Plus fortement, il existe un rationnel $a > 0$ et un rang N tel que pour tout $n \geq N$, $|u_n| > a$.
- Supposons l'inverse : pour tout $N \in \mathbb{N}$ aussi grand soit-il, il existe un $n \geq N$ tel que $u_n = 0$. Soit $\varepsilon > 0$. Il existe $N \in \mathbb{N}$ tel que si $m > N$ et $p > N$, $|u_m - u_p| < \varepsilon$. Soit $n > N$ avec $u_n = 0$: alors $\forall m \geq N$, $|u_m - u_n| < \varepsilon$ soit $|u_m| < \varepsilon$. D'où $u_n \rightarrow 0$.
- Encore une fois, supposons l'inverse :

Théorème 1 (Analogie au théorème de la limite monotone)

Toute suite rationnelle monotone bornée est de Cauchy.

On fait une démonstration par dichotomie dans le cas croissante et majorée. Soit $(u_n) \in \mathbb{Q}^{\mathbb{N}}$ croissante et majorée par un rationnel M . Pour tout n , $u_0 \leq u_n \leq M$. On pose $a_0 = u_0$ et $b_0 = M$.

On va construire par récurrence deux suites :

- Si $[a_n, \frac{a_n+b_n}{2}]$ contient une infinité de termes de la suite, alors $[\frac{a_n+b_n}{2}, b_n]$ n'en contient aucun. On pose $a_{n+1} = a_n$ et $b_{n+1} = \frac{a_n+b_n}{2}$.
- Sinon, $[\frac{a_n+b_n}{2}, b_n]$ contient tous les termes de la suite à partir d'un certain rang. On pose $a_{n+1} = \frac{a_n+b_n}{2}$ et $b_{n+1} = b_n$.

On a $|a_n - b_n| = \frac{1}{2^n}$.

De plus, par construction, pour tout n il existe un rang N_n à partir duquel tous les termes de la suite sont dans $[a_n, b_n]$. Pour tout $m, p > N_n$ on a donc $|u_m - u_p| < \frac{1}{2^n}$.

Soit maintenant $\varepsilon > 0$. Soit n le plus petit entier tel que $2^n > \frac{1}{\varepsilon}$. Il existe un rang N à partir duquel $|u_m - u_p| < \frac{1}{2^n}$. Mais par définition, $\frac{1}{2^n} < \varepsilon$. D'où finalement, (u_n) est de Cauchy.

Exercice 3

Reprendre la démonstration ci dessus dans le cas décroissante et minorée, et ainsi achever la démonstration du théorème 1.

2 Une construction de \mathbb{R} par les suites de Cauchy

2.1 Les réels

On rappelle les notions suivantes :

Définition 2

Une relation d'équivalence sur E est une relation binaire \sim sur E :

- réflexive ($\forall x \in E, x \sim x$) ;
- transitive ($(x \sim y \wedge y \sim z) \implies x \sim z$) ;
- symétrique ($x \sim y \iff y \sim x$)

On appelle classe d'équivalence de x l'ensemble noté $[x] = \{y \in E | y \sim x\}$. Remarquons que si $x \sim y$, $[x] = [y]$.

Propriété 4

L'ensemble des classes d'équivalence est une partition de E . On l'appelle ensemble quotient de E par \sim , noté E/\sim .

L'idée est de définir une relation d'équivalence R sur les suites rationnelles :

$$(a_n)R(b_n) \iff a_n - b_n \rightarrow 0$$

On vérifie bien que c'est une relation d'équivalence :

- $a_n - a_n = 0 \rightarrow 0$,
- si $a_n - b_n \rightarrow 0$, alors $b_n - a_n = -(a_n - b_n) \rightarrow -0 = 0$,
- si $a_n - b_n \rightarrow 0$ et $b_n - c_n \rightarrow 0$, alors $a_n - b_n + b_n - c_n = a_n - c_n \rightarrow 0$.

On peut donc partitionner $\mathcal{C}_{\mathbb{Q}}$: cette partition est \mathbb{R} . Chaque classe d'équivalence est alors un réel, représenté par toutes les suites rationnelles qui l'approximent.

En identifiant tout rationnel q à la classe d'équivalence de la suite stationnaire dont tous les termes sont égaux à q , $\mathbb{Q} \subset \mathbb{R}$.

2.2 Leur structure algébrique

On peut ensuite définir les opérations usuelles sur \mathbb{R} :

Définition 3

1. $[(a_n)] + [(b_n)] = [(a_n + b_n)]$
2. $[(a_n)] \times [(b_n)] = [(a_n b_n)]$

Il faut ici vérifier que quelque soit la suite rationnelle qu'on a choisi pour représenter un réel, l'addition et la multiplication donnera le même résultat. Autrement dit :

1. Si $(a_n)R(a'_n)$, $[(a_n + b_n)] = [(a'_n + b_n)]$.
2. Si $(a_n)R(a'_n)$, $[(a_n b_n)] = [(a'_n b_n)]$.

En effet comme attendu :

1. $a_n - a'_n = (a_n + b_n) - (a'_n + b_n)$, donc si $a_n - a'_n \rightarrow 0$, $(a_n + b_n)R(a'_n + b_n)$ soit $[(a_n + b_n)] = [(a'_n + b_n)]$.
2. Si $a_n - a'_n \rightarrow 0$, comme (b_n) est de Cauchy donc bornée, $b_n(a_n - a'_n) \rightarrow 0$. D'où $(a_n b_n)R(a'_n b_n)$ soit $[(a_n b_n)] = [(a'_n b_n)]$.

On peut montrer que ceci définit une structure de corps. Tout le côté anneau est impliqué de façon assez mécanique par la structure d'anneau de $\mathcal{C}_{\mathbb{Q}}$. On montrera simplement la propriété suivante :

Propriété 5 (Existence d'un inverse)

Soit un réel $x = [(x_n)] \neq 0$. Il existe $y = [(y_n)]$ tel que $xy = 1$.

Comme (x_n) est une suite de Cauchy ne tendant pas vers 0, il existe un rang N à partir duquel aucun de ses termes n'est nul.

On définit donc la suite (y_n) : si $n \geq N$, $y_n = \frac{1}{x_n}$, sinon, $y_n = 42$. (Ce 42 n'a en fait aucune importance, puisque ce qui nous intéresse est le comportement d' (y_n) à l'infini.)

Montrons que cette suite est bien de Cauchy.

Enfin pour tout $n \geq N$,

On définit de plus une relation d'ordre sur \mathbb{R} :

Définition 4

Soit $x = [(a_n)] \in \mathbb{R}$. x est positif si $x \neq 0$ et si il existe un rang N tel que $\forall n \geq N, a_n > 0$.

Il faut encore vérifier que cette définition a un sens, c'est à dire que si $a_n - b_n \rightarrow 0$ et (a_n) ne tend pas vers 0, si (a_n) finit par n'avoir que des termes positifs, alors (b_n) aussi.

Supposons que $\forall N, \exists n \geq N, b_n \leq 0$. $a_n - b_n \rightarrow 0$ c'est à dire $\forall \varepsilon > 0, \exists N, n \geq N \implies |a_n - b_n| < \varepsilon$.

Soit $\varepsilon > 0$. $\exists N, n \geq N \implies |a_n - b_n| < \frac{\varepsilon}{2}$. De plus, comme (a_n) est de Cauchy, $\exists N', n, p \geq N' \implies |a_n - a_p| < \frac{\varepsilon}{2}$.

Enfin, $\exists m \geq \max(N, N'), b_m \leq 0$. Mais alors comme $b_m - \frac{\varepsilon}{2} < a_m < b_m + \frac{\varepsilon}{2}$, $\forall n \geq \max(N, N'), |a_n - a_m| < \frac{\varepsilon}{2}$, $b_m - \varepsilon < a_n < b_m + \varepsilon$ d'où $0 < a_n \leq \varepsilon$. D'où $a_n \rightarrow 0$.

On peut maintenant montrer que \mathbb{R} est un corps ordonné, dont on rappelle la définition :

Définition 5 (Corps ordonné)

Un corps $(\mathbb{K}, +, \times)$ est dit ordonné quand il existe une partie P de \mathbb{K} - les éléments de P sont dits positifs - telle que :

- Pour tout $x \in \mathbb{K}$, soit $x \in P$, soit $x = 0$, soit $-x \in P$.
- Si $(x, y) \in P^2$, $x + y \in P$ et $x \times y \in P$.

3 Une autre construction de \mathbb{R}

3.1 Les réels, version 2

On peut aussi voir le réel $\sqrt{2}$ comme la borne supérieure de l'ensemble $\{x \in \mathbb{Q} | a < 0 \vee x^2 < 2\}$, ou la borne inférieure de l'ensemble $\{x \in \mathbb{Q} | a > 0 \wedge x^2 > 2\}$.

Ces deux ensembles forment ce qu'on appelle une coupure de Dedekind :

Définition 6

Soit (A, B) un couple de parties de \mathbb{Q} . C'est une coupure de Dedekind quand :

- $A \cap B = \emptyset$
- $A \cup B = \mathbb{Q}$
- Pour tout $(x, y) \in A \times B, x < y$.
- B ne possède pas de borne inférieure.

\mathbb{R} est l'ensemble de ces coupures.

On identifie tout rationnel q à une coupure, $(\{x \in \mathbb{Q} | x \leq q\}, \{x \in \mathbb{Q} | x > q\})$. On voit que le quatrième point a pour effet (c'est en fait son seul intérêt) d'exclure les couples $(\{x \in \mathbb{Q} | x < q\}, \{x \in \mathbb{Q} | x \geq q\})$ de \mathbb{R} , ce qui permet de bien définir la coupure associée à un rationnel.

Avec cette identification, comme précédemment $\mathbb{Q} \subset \mathbb{R}$.

3.2 Leur structure algébrique

On peut comme précédemment définir addition et multiplication, puis montrer que \mathbb{R} a une structure de corps ordonné.

Définition 7 (Addition)

Soient (A, B) et (A', B') deux coupures. On définit l'ensemble $A + A' = \{x + y | (x, y) \in A \times A'\}$.

Alors $(A + A', \mathbb{Q} \setminus A + A')$ est une coupure.

- Évidemment $A + A' \cap \mathbb{Q} \setminus A + A' = \emptyset$ et $A + A' \cup \mathbb{Q} \setminus A + A' = \mathbb{Q}$.
- Soit $x \in A + A' = a + a'$ et $y \in \mathbb{Q} \setminus A + A'$. Évidemment $x \neq y$. Supposons $x > y$, alors $a > y - a'$. Mais alors $y - a' \in A$, et donc $y - a' + a' = y \in A + A'$. Comme on avait défini $y \in \mathbb{Q} \setminus A + A'$, c'est impossible.

Définition 8 (Multiplication)

4 Les propriétés fondamentales de \mathbb{R}

On suppose au début de cette partie qu'on a bien le droit de parler de \mathbb{R} comme d'un "unique objet", qu'il est été construit à partir des coupures de Dedekind ou des suites de Cauchy. À la fin de cette partie, on montrera qu'elles sont effectivement isomorphes, c'est à dire que d'un point de vue structurel, elles sont parfaitement identiques. On prouvera même mieux : toutes les structures possédant certaines propriétés " \mathbb{R} -esques" sont isomorphes. C'est cette unicité à isomorphisme près qui permet à vos camarades un peu moins braves de se passer totalement de la construction de \mathbb{R} et de l'introduire sur le mode axiomatique.

4.1 La complétude, à partir des suites de Cauchy

On rappelle que la borne supérieure d'une partie d'un ensemble est le plus petit de ses majorants.

Propriété 6 (Caractérisation séquentielle de la borne supérieure)

Une première conséquence importante :

Théorème 2 (Théorème de la limite monotone)

Toute suite bornée et monotone converge.

On considère $\ell = \sup\{u_n | n \in \mathbb{N}\}$. Soit $\forall \varepsilon > 0, \exists n_0 \in \mathbb{N}, \ell - \varepsilon < u_{n_0} \leq \ell$ puisque sinon $\ell - \varepsilon$ serait un majorant de $\{u_n | n \in \mathbb{N}\}$, ce qui est impossible. Mais comme (u_n) est croissante, $\forall n \geq n_0, \ell - \varepsilon < u_n < \ell$. Autrement dit, $u_n \rightarrow \ell$.

Une deuxième conséquence importante :

Définition 9 (Suites adjacentes)

Deux suites réelles (u_n) et (v_n) sont dites adjacentes si

- L'une est croissante et l'autre décroissante.
- $u_n - v_n$ tend vers 0.

Théorème 3 (Théorème des suites adjacentes)

Deux suites adjacentes convergent vers la même limite.

Soient (a_n) et (b_n) deux suites adjacentes, avec (a_n) croissante et (b_n) décroissante.

Commençons par montrer que $\forall n \in \mathbb{N}, a_n \leq b_n$. Soit $n \in \mathbb{N}$. Supposons l'inverse. Alors $\forall p > n, b_p \leq b_n < a_n \leq a_p$ et donc $\forall p > n, |b_p - a_p| > |a_n - b_n|$. Mais comme $|b_p - a_p| \rightarrow 0$, ceci est absurde.

On sait maintenant que $\forall n \in \mathbb{N}, a_0 \leq a_n \leq b_n \leq b_0$. On peut donc appliquer le théorème de la limite monotone : (a_n) est croissante et majorée par b_0 et (b_n) est décroissante et minorée par a_0 . Les deux suites convergent donc vers ℓ_1 et ℓ_2 . Enfin comme $a_n - b_n \rightarrow 0$ $\ell_1 - \ell_2 = 0$ donc les deux suites convergent vers la même limite.

On peut enfin montrer que dans \mathbb{R} , toute suite de Cauchy converge. On a ainsi bien défini tous les "quelque chose" qu'on évoquait en fin de paragraphe 1.1.

Théorème 4 (Critère de Cauchy ou Cauchy-complétude)

Toute suite réelle de Cauchy converge.

Soit (u_n) une suite de Cauchy et $\varepsilon > 0$:

$$\exists N \in \mathbb{N}, p \geq N \implies |u_N - u_p| < \varepsilon$$

L'idée de cette preuve est d'encadrer les termes de la suite entre deux suites adjacentes.

Pour tout $n \in \mathbb{N}$, on pose $a_n = \inf\{u_k | k \geq n\}$ et $b_n = \sup\{u_k | k \geq n\}$.

Comme $\{u_k | k \geq n+1\} \subset \{u_k | k \geq n\}$, on a bien $a_n \leq a_{n+1} \leq b_{n+1} \leq b_n$.

De plus, soit $\varepsilon \geq 0$. Comme (u_n) est de Cauchy, il existe N tel quel $\forall n \geq N, |u_N - u_n| < \frac{\varepsilon}{2}$. On a $\{u_k | k \geq N\} \subset]u_N - \frac{\varepsilon}{2}, u_N + \frac{\varepsilon}{2}[$ soit $b_N - a_N < \varepsilon$. Mais par croissance/décroissance, $\forall n \geq N, b_n - a_n \leq b_N - a_N < \varepsilon$, d'où $b_n - a_n \rightarrow 0$.

Cette propriété de \mathbb{R} est importante et se généralise aux espaces métriques.

Définition 10 (Suite de Cauchy)

Soit (E, d) un espace métrique et $(u_n) \in E^{\mathbb{N}}$. (u_n) est de Cauchy quand

$$\forall \varepsilon > 0, \exists N \in \mathbb{N}, \forall p, q > N, d(u_p, u_q) < \varepsilon$$

Avec la distance usuelle sur les nombres rationnels $d(a, b) = |a - b|$ on retrouve bien la précédente définition.

Définition 11 (Espace métrique complet)

Un espace métrique est dit complet quand toute suite de Cauchy y converge.

Exemple 1

\mathbb{R}^n est complet.

Le complété d'un espace métrique E est le plus petit espace métrique complet contenant E . Par exemple, \mathbb{R} est le complété de \mathbb{Q} , et tout espace métrique complet est son propre complété. On peut définir (et donc montrer l'existence) de ce complété par un procédé analogue, avec une relation d'équivalence similaire (de type $a_n \sim b_n \iff d(a_n, b_n) \rightarrow 0$).

4.2 La propriété de la borne supérieure, à partir des coupures de Dedekind

4.3 Ces deux constructions sont équivalentes

Théorème 5 (Existence et unicité de \mathbb{R})

Il existe un corps totalement ordonné vérifiant la propriété de la borne supérieure, unique à isomorphisme près.

4.4 \mathbb{R} n'est pas dénombrable

Cette dernière partie concerne le cardinal de \mathbb{R} . Dans le chapitre 2, on a établi une théorie général des cardinaux transfinis. On a évoqué l'hypothèse du continu, c'est à

dire le problème initialement posé par Cantor sur les cardinaux entre \aleph_0 , cardinal de \mathbb{N} et 2^{\aleph_0} , cardinal de $\mathcal{P}(\mathbb{N})$.
On justifie ici l'appellation "hypothèse du continu" en montrant que 2^{\aleph_0} est le cardinal de \mathbb{R} .

Théorème 6

\mathbb{R} est équipotent à $\mathcal{P}(\mathbb{N})$.

Théorème 7 (\mathbb{R} n'est pas dénombrable)

La propriété précédente nous permet directement de conclure grâce au théorème de Cantor qu'il n'existe aucune bijection entre \mathbb{N} et \mathbb{R} .

Exercices

Exercice 1 (Deux espaces de fonctions)

Soit \mathcal{C} l'ensemble des fonctions continues sur un segment $[a, b]$ et à valeurs réelles.

- \mathcal{C} muni de la distance $d_1(f, g) = \max_{x \in [a, b]} |f(x) - g(x)|$ est complet.
- \mathcal{C} muni de la distance $d_2(f, g) = \int_a^b |f(x) - g(x)| dx$ n'est pas complet.

1. Vérifier que ces distances sont définies et bien des distances.
2. En utilisant le théorème de Heine et le fait que toute suite de fonctions uniformément continues converge vers une fonction continue, montrer que (\mathcal{C}, d_1) est complet.
3. Trouver une suite de Cauchy pour d_2 qui ne converge pas.

Dérivation

Dérivée, série de Taylor, fonction exponentielle

Intégration

Convergence et analyse asymptotique

Convergence de suites et de séries numériques, développements limités et asymptotiques, un peu d'arithmétique

1 Compléments

1.1 Pourquoi a-t-on besoin de la convergence absolue ?

Définition 1

Une série est dite semi-convergente si elle converge mais pas absolument.

Théorème 1 (Théorème de réarrangement de Riemann)

Soit $\sum a_n$ une série semi-convergente. Soit $\alpha \in \mathbb{R}$. Il existe une bijection $\sigma : \mathbb{N} \rightarrow \mathbb{N}$ telle que $\sum a_{\sigma(n)} \rightarrow \alpha$.

La démonstration se fera en plusieurs étapes. D'abord, on construira inductivement une injection. Ensuite, on montrera par l'absurde qu'elle est également surjective. Enfin, on montrera qu'elle converge vers α .

Construction de σ A est l'ensemble $\{n \in \mathbb{N} | a_n \geq 0\}$ et $B = \{n \in \mathbb{N} | a_n < 0\}$. A comme B sont infinis car si par exemple A était fini, pour $n > \max A$ tous les a_n seraient négatifs. La série $\sum a_n$ serait donc absolument convergente.

On construit σ par récurrence. On pose $\sigma(0) = 0$ et en supposant $\sigma(k)$ défini pour $k < n$ on pose :

- Si $\sum_{k=0}^{n-1} a_{\sigma(k)} \geq \alpha$, on pose $\sigma(n) = \min(A \setminus \{\sigma(k) | k < n\})$. $\sigma(n)$ est bien défini car A est infini, donc cet ensemble est non vide et a bien un minimum.
- De même si $\sum_{k=0}^{n-1} a_{\sigma(k)} < \alpha$, on pose $\sigma(n) = \min(B \setminus \{\sigma(k) | k < n\})$.

Par construction, σ est injective.

Montrons que σ est surjective. Supposons qu'il existe $N \in \mathbb{N}$ tel que $N \notin \sigma(\mathbb{N})$. Supposons par exemple $N \in A$. N majore $\sigma(\mathbb{N}) \cap A$, qui est donc fini, et il existe un rang n_0 tel que $\forall n \geq n_0, \sigma(n) \in B$. On a donc pour $n \geq n_0$:

$$\sum_{k=0}^{n-1} a_{\sigma(k)} > \alpha$$

Comme $a_{\sigma(k)}$ est négatif à partir du rang n_0 , $(\sum_{k=0}^{n-1} a_{\sigma(k)})$ est décroissante, et converge car minorée par α . La famille $(a_{\sigma(n)})_{n \in \mathbb{N}}$ est sommable et c'est la famille $(a_n)_{n \in B}$ à un nombre fini de termes près. $(a_n)_{n \in B}$ est donc également sommable. En posant :

$$a'_n = \begin{cases} a_n & \text{si } a_n < 0 \\ 0 & \text{sinon} \end{cases}$$

$\sum a'_n = \sum_{n \in B} a_n$ converge, et converge absolument car tous les termes sont négatifs. $\sum a_n - a'_n$ est aussi convergente, et absolument convergente car $\forall n, a_n - a'_n \geq 0$. Mais alors $\sum a_n = \sum (a_n - a'_n) + a'_n$ est aussi absolument convergente, ce qui est impossible. D'où σ est une permutation si $N \in A$. On arrive à une contradiction analogue avec $N \in B$.

Montrons enfin que $\sum a_{\sigma(k)} = \alpha$. $a_n \rightarrow 0$, donc $a_{\sigma(n)} \rightarrow 0$: en effet soit $\varepsilon > 0$. $\exists N_1 \in \mathbb{N}, n \geq N_1 \implies |a_n| \leq \varepsilon$. Mais par injectivité $\{k \in \mathbb{N} | \sigma(k) < N_1\}$ est fini. Donc $n \geq \max\{k \in \mathbb{N} | \sigma(k) < N_1\} \implies |a_{\sigma(n)}| \leq \varepsilon$.

$\exists N_2 > N_1$ tel que $\sigma(N_2) \in A$ et $\sigma(N_2 + 1) \in B$ (sinon $\sigma(A)$ ou $\sigma(B)$ seraient finis).

On note $S_n = \sum_{k=0}^n a_{\sigma(k)}$. Montrons que $n \geq N_2 \implies |S_n - \alpha| \leq \varepsilon$.

Comme $\sigma(N_2) \in A$, $S_{N_2-1} < \alpha$, et comme $\sigma(N_2 + 1) \in B$, $S_{N_2-1} \geq \alpha$. Mais comme $|S_{N_2} - S_{N_2-1}| = |a_{\sigma(N_2)}| \leq \varepsilon$, $S_{N_2} \in [\alpha - \varepsilon, \alpha + \varepsilon]$.

Soit $n \geq N_2$. Supposons $S_n > \alpha + \varepsilon$. Comme $|S_{n-1} - S_n| = |a_{\sigma(n)}| \leq \varepsilon$, $S_{n-1} > \alpha$.

On a donc $a_{\sigma(n)} < 0$, soit $S_{n-1} \geq S_n > \alpha + \varepsilon$. On obtient alors de la même façon $S_{n-2} \geq S_{n-1}$, et de proche en proche $S_{N_2} \geq \dots \geq S_{n-2} \geq S_{n-1} \geq S_n$ d'où $S_{N_2} > \alpha + \varepsilon$, ce qui est impossible. Finalement $n \geq N_2 \implies S_n \leq \alpha + \varepsilon$. On obtient de façon similaire $n \geq N_2 \implies S_n \geq \alpha - \varepsilon$.

On a bien $n \geq N_2 \implies |S_n - \alpha| \leq \varepsilon$, d'où :

$$\lim S_n = \sum a_{\sigma(n)} = \alpha$$

Un peu de théorie des nombres analytique

Espaces vectoriels

De dimension quelconque

Espaces vectoriels de dimension finie

Théorème du rang, systèmes linéaires et calcul matriciel

1 Le groupe symétrique

Définition 1 (Groupe symétrique (ou groupe des permutations))

Pour tout entier naturel $n \geq 1$, on note l'ensemble fini $\mathbb{N}_n = \{1, \dots, n\} = \llbracket 1, n \rrbracket$. On note alors \mathfrak{S}_n ou \mathcal{S}_n le groupe symétrique (ou groupe des permutations) d'indice n qui correspond au groupe de toutes les permutations de \mathbb{N}_n , c'est à dire toutes les bijections de \mathbb{N}_n sur lui-même.

Une bijection σ de \mathfrak{S}_n , c'est à dire une permutation, est une application de \mathbb{N}_n dans \mathbb{N}_n représentée par

$$\sigma = \begin{pmatrix} 1 & 2 & 3 & \cdots & n-1 & n \\ \sigma(1) & \sigma(2) & \sigma(3) & \cdots & \sigma(n-1) & \sigma(n) \end{pmatrix}$$

Avec $\mathbb{N}_n = \{\sigma(k) \mid k \in \mathbb{N}_n\}$.

Exemple 1

Dans \mathfrak{S}_3 une permutation possible serait :

$$\sigma = \begin{pmatrix} 1 & 2 & 3 \\ 3 & 1 & 2 \end{pmatrix}$$

Et alors $\sigma(1) = 3$; $\sigma(2) = 1$ et $\sigma(3) = 2$

Les éléments de l'ensemble de départ étant toujours dans l'ordre on se permet parfois d'écrire uniquement $\sigma = (3 \ 1 \ 2)$ ce qui signifie la même permutation.

Propriété 1 (Structure de groupe)

L'ensemble \mathfrak{S}_n muni de la composition \circ forme un groupe.

- Loi interne de composition : Soit σ et σ' deux permutations de \mathfrak{S}_n , alors $\sigma' \circ \sigma$ et une bijection de \mathbb{N}_n dans \mathbb{N}_n par composé et $\sigma' \circ \sigma \in \mathfrak{S}_n$.
- Élément neutre : Il est facile de voir que la fonction identité est un élément neutre, en effet $\forall k \in \mathbb{N}_n, \text{Id}(k) = k$ et $\sigma \circ \text{Id}(k) = \sigma(k)$ alors $\sigma \circ \text{Id} = \sigma$. Réciproquement $\forall k \in \mathbb{N}_n, \text{Id}(\sigma(k)) = \sigma(k)$ et $\text{Id} \circ \sigma = \sigma$.
- Existence d'un inverse : Simplement pour toute permutation σ on associe σ^{-1} la permutation suivante : $\forall k \in \mathbb{N}_n, \sigma^{-1}(\sigma(k)) = k$ c'est alors une bijection entièrement définie et $\sigma^{-1} \circ \sigma = \text{Id}$. C'est alors la bijection réciproque de σ et $\sigma \circ \sigma^{-1} = \text{Id}$

Propriété 2 (Cardinal de \mathfrak{S}_n)

L'ordre ou le cardinal de \mathfrak{S}_n , noté $|\mathfrak{S}_n|$ ou $\text{Card}(\mathfrak{S}_n)$ vaut $n!$

En effet une permutation σ de \mathfrak{S}_n est entièrement déterminée par le n-uplet $(\sigma(1), \dots, \sigma(n))$, on comprend facilement en commençant par 1, on a n possibilités différentes pour $\sigma(1)$, puis alors $n-1$ pour $\sigma(2)$ car il ne peut plus prendre la valeur prise par $\sigma(1)$, puis $n-2$ possibilités pour $\sigma(3)$ et ainsi de suite. On a donc bien $n!$ permutation distinctes dans \mathfrak{S}_n .

Exemple 2 ($\mathfrak{S}_1, \mathfrak{S}_2$, et \mathfrak{S}_3)

- Pour \mathfrak{S}_1 , comme $\mathbb{N}_1 = \{1\}$, la seule permutation possible est $\sigma(1) = 1$, $\sigma = \text{Id}$ et $\mathfrak{S}_1 = \{\text{Id}\}$
- Pour \mathfrak{S}_2 on a $2! = 2$ permutation, trivialement $\sigma = \begin{pmatrix} 1 & 2 \\ 1 & 2 \end{pmatrix} = \text{Id}$ et $\sigma' = \begin{pmatrix} 1 & 2 \\ 2 & 1 \end{pmatrix}$
- Pour \mathfrak{S}_3 on a $3! = 6$ permutations.
 $\text{Id} = \begin{pmatrix} 1 & 2 & 3 \\ 1 & 2 & 3 \end{pmatrix}$, $\sigma = \begin{pmatrix} 1 & 2 & 3 \\ 3 & 1 & 2 \end{pmatrix}$, $\sigma' = \begin{pmatrix} 1 & 2 & 3 \\ 2 & 3 & 1 \end{pmatrix}$, $\tau_1 = \begin{pmatrix} 1 & 2 & 3 \\ 2 & 1 & 3 \end{pmatrix}$,
 $\tau_2 = \begin{pmatrix} 1 & 2 & 3 \\ 1 & 3 & 2 \end{pmatrix}$, $\tau_3 = \begin{pmatrix} 1 & 2 & 3 \\ 3 & 2 & 1 \end{pmatrix}$

On peut alors se demander si le groupe est commutatif avec par exemple un table de groupe ;

Exemple 3 (Table de groupe (ou table de Pythagore ou table de Cayley))

On va le faire avec \mathfrak{S}_3 , pour le remplir on calcul les différents produits, on peut aussi utiliser le fait que tout les éléments doivent apparaitre exactement une fois dans chaque ligne ou colonne (comme un sudoku).

Pour les produits de permutation on applique l'une après l'autre.

$$\tau_3 \circ \sigma' = (3 \ 2 \ 1) (2 \ 3 \ 1) = \begin{pmatrix} 2 & 3 & 1 \\ 3 & 2 & 1 \end{pmatrix} = (1 \ 3 \ 2) = \tau_2, \text{ (il faut s'entraîner)}$$

Il faut faire suffisamment de calcul pour remplir le reste par sudoku, on obtient la table :

\circ	Id	τ_1	τ_2	τ_3	σ	σ'
Id	Id	τ_1	τ_2	τ_3	σ	σ'
τ_1	τ_1	Id	σ	σ'	τ_2	τ_3
τ_2	τ_2	σ'	Id	σ	τ_3	τ_1
τ_3	τ_3	σ	σ'	Id	τ_1	τ_2
σ	σ	τ_3	τ_1	τ_2	σ'	Id
σ'	σ'	τ_2	τ_3	τ_1	Id	σ

Ce qui se lit l'élément de la ligne fois celui de la colonne. On voit que la table n'est pas symétrique par rapport à la diagonale donc le groupe n'est commutatif.

Définition 2 (Orbite par permutation)

On appelle orbite de $p \in \mathbb{N}_n$ d'une permutation $\sigma \in \mathfrak{S}_n$ l'ensemble $\{\sigma^k(p) \mid k \in \mathbb{N}\}$

2 Cycles et transpositions

Définition 3 (Cycle)

Dans \mathfrak{S}_n avec $n \geq 2$, pour $p \geq 2$, $p \in \mathbb{N}_n$ on dit que $\sigma \in \mathfrak{S}_n$ est un cycle de longueur p s'il existe p éléments a_1, a_2, \dots, a_p distincts de \mathbb{N}_n tel que : $\sigma(a_1) = a_2$, $\sigma(a_2) = a_3, \dots, \sigma(a_{p-1}) = a_p$ et $\sigma(a_p) = a_1$. Et que pour tout élément b de $\mathbb{N}_n \setminus \{a_1, \dots, a_p\}$, $\sigma(b) = b$, on dit que b est invariant par σ . L'ensemble $\{a_1, a_2, \dots, a_p\}$ est appelé support du cycle σ , généralement on écrit ce cycle (a_1, a_2, \dots, a_p) .

Dans \mathfrak{S}_n , on appelle permutation circulaire un cycle de longueur n ; c'est-à-dire de support \mathbb{N}_n .

Dans \mathfrak{S}_1 , la seule permutation est l'identité, on peut la considérer comme un cycle à un seul élément.

Exemple 4

$$\sigma = \begin{pmatrix} 1 & 2 & 3 & 4 & 5 & 6 & 7 \\ 5 & 6 & 3 & 1 & 2 & 4 & 7 \end{pmatrix} \text{ est le cycle } (1 \ 5 \ 2 \ 6 \ 4)$$

Définition 4

On dit que deux cycles $\sigma = (a_1, a_2, \dots, a_p)$ et $\sigma' = (b_1, b_2, \dots, b_q) \in \mathfrak{S}_n$ ont des supports disjoints si $\{a_1, a_2, \dots, a_p\} \cap \{b_1, b_2, \dots, b_q\} = \emptyset$

Propriété 3 (Sur les cycles)

- l'inverse du cycle $(a_1 \ a_2 \ \dots \ a_p)$ vaut $(a_p \ a_{p-1} \ \dots \ a_1)$
- Soit σ un cycle de longueur p alors $\sigma^p = \text{Id}$, on a fait un tour du cycle. On en déduit que pour un entier relatif $m = pq + r$, $\sigma^m = \sigma^r$.
- Deux cycles à support disjoint commutent

Propriété 4 (Orbite d'un cycle)

Un cycle est entièrement défini par l'orbite d'un élément de son support.

Soit $p \in \mathbb{N}_n$ un élément du support de σ un cycle de longueur n alors $\sigma = (p \ \sigma(p) \ \sigma^2(p) \ \dots \ \sigma^{n-1}(p))$ Soit $p \in \mathbb{N}_n$ un élément dans le support de σ et de σ' tel que $\{\sigma^k(p) \mid k \in \mathbb{N}\} = \{\sigma'^k(p) \mid k \in \mathbb{N}\}$ alors $\sigma = \sigma'$

Définition 5 (Transposition)

Dans \mathfrak{S}_n avec $n \geq 2$, on dit que la permutation $\sigma \in \mathfrak{S}_n$ est une transposition si c'est un cycle de longueur 2, c'est à dire qu'il existe $i, j \in \mathbb{N}_n$ distinct tel que $\sigma(i) = j$ et $\sigma(j) = i$ et que $\forall k \in \mathbb{N}_n \setminus \{i, j\}, \sigma(k) = k$.
On note souvent cette transposition $(i \ j)$ ou $(j \ i)$ ou encore $\tau_{i,j}$.

Propriété 5 (Sur les transposition)

- Comme on peut le voir avec la notation $\tau_{i,j} = \tau_{j,i}$, on a aussi facilement $\tau_{i,j}^2 = \text{Id}$ et donc $\tau_{i,j} = \tau_{i,j}^{-1}$.
- Pour avoir une transposition dans \mathfrak{S}_n , on prend deux éléments distincts de \mathbb{N}_n c'est à dire $\binom{n}{2} = \frac{n(n-1)}{2}$ transpositions possibles.
- Soit $\begin{pmatrix} j & i \\ a & b \end{pmatrix}$ et $\begin{pmatrix} a & b \\ j & i \end{pmatrix}$ deux transpositions, $\begin{pmatrix} j & i \\ a & b \end{pmatrix} \begin{pmatrix} a & b \\ j & i \end{pmatrix} = \text{Id}$ et $\begin{pmatrix} j & i \\ a & b \end{pmatrix} \begin{pmatrix} a & b \\ j & i \end{pmatrix} = \text{Id}$

Exercice 1

On appelle centre de \mathfrak{S}_n l'ensemble des éléments de \mathfrak{S}_n qui commutent avec tous les autres. Déterminer pour $n \geq 3$ le centre de \mathfrak{S}_n

Théorème 1 (Décomposition de permutations en produit de cycle)

Toute permutation de \mathfrak{S}_n (avec $n \geq 1$) se décompose en un produit de cycles à supports deux à deux disjoints. Cette décomposition est unique à l'ordre des facteurs près.

Existence par récurrence : \mathcal{H}_n : Toute permutation de \mathfrak{S}_n (avec $n \geq 1$) se décompose en un produit de cycles à supports deux à deux disjoints.

Pour $n = 1$, la seule permutation est l'identité, c'est le cycle à 1 élément

Soit n tel que $\forall k \in \mathbb{N}_n, \mathcal{H}_k$. Soit $\sigma \in \mathfrak{S}_{n+1}$, on pose $A = \{\sigma^k(1) \mid k \in \mathbb{N}\}$ le support de 1 par σ et $B = \mathbb{N}_{n+1} \setminus A$.

A est un sous-ensemble de \mathbb{N}_{n+1} , il est donc de cardinal fini. Donc il existe une infinité d'entier $k \in \mathbb{N}$ tel que $\exists k' \in \llbracket 1, k-1 \rrbracket, \sigma^{k'}(1) = \sigma^k(1)$. Comme tout sous-ensemble de \mathbb{N} admet un plus petit élément, on peut poser p le plus petit entier vérifiant $\exists p' \in \llbracket 1, p-1 \rrbracket, \sigma^{p'}(1) = \sigma^p(1)$. On montre alors que $\sigma^p(1) = 1$, en effet si $p' \geq 1, \sigma \circ \sigma^{p'-1}(1) = \sigma \circ \sigma^{p-1}(1)$ et par injectivité $\sigma^{p'-1}(1) = \sigma^{p-1}(1)$ ce qui contredit le caractère minimal de p . On se retrouve finalement avec $A = \{\sigma^k(1) \mid k \in \mathbb{N}_{p-1}\}$, on pose $c = (1, \sigma(1), \sigma^2(1), \dots, \sigma^{p-1}(1))$, et donc $\forall x \in A, c(x) = \sigma(x)$. Alors si $A = \mathbb{N}_{n+1}$, c'est à dire $\text{Card}(A) = n+1$, c est un cycle donc on a \mathcal{H}_{n+1} . Sinon on a $1 \leq \text{Card}(B = \mathbb{N}_{n+1} \setminus A) \leq n$ car 1 est forcément dans A , et B invariant par c . On considère σ' la restriction de σ à B , $\sigma' \in \mathfrak{S}_k$ avec $k \in \mathbb{N}_n$ car σ' est injective comme restriction d'une application injective et $\sigma'(B) \subset B$, k représente le cardinal de B et par hypothèse de récurrence σ' se décompose en produit de cycle à support disjoint notons les c_2, \dots, c_i . Finalement $\sigma = c_1 \circ c_2 \circ \dots \circ c_i$ et \mathcal{H}_{n+1} .
Unicité : Soit deux décompositions en cycles à supports disjoints de σ , $c_1 \circ c_2 \circ \dots \circ c_i$ et $c'_1 \circ c'_2 \circ \dots \circ c'_p$. Quitte à changer la numérotation des cycles on peut supposer que 1 est dans le support de c_1 et de c'_1 , alors $\forall k \in \mathbb{N}, c_1^k(1) = \sigma^k(1) = c'^k_1(1)$ et par propriété $c_1 = c'_1$. On montre de manière analogue en prenant un élément commun au support de c_2 et c'_2 (quitte à changer la numérotation) et au final la décomposition est unique.

Théorème 2 (Décomposition de cycle en produit de transposition)

Tout cycle se décompose en produit de transposition, il en découle que toutes les permutations (Sauf Id dans un ensemble à 1 élément mais sans intérêt), se décomposent en produit de transposition.

Soit $(a_1 \ a_2 \ \dots \ a_n)$ un cycle, alors il se décompose par produit de transpositions $(a_1 \ a_2)(a_2 \ a_3)(a_3 \ a_4) \dots (a_{n-1} \ a_n)$

2.1 Signature d'une permutation

Définition 6 (Inversion)

Soit $\sigma \in \mathfrak{S}_n$, et $(i, j) \in \mathbb{N}_n^2$, on dit que ce couple est une inversion si $i < j$ et $\sigma(i) > \sigma(j)$. On note $N(\sigma)$ le nombre d'inversion de σ .

Définition 7 (Signature d'une permutation)

Soit $\sigma \in \mathfrak{S}_n$, en notant $N(\sigma)$ le nombre d'inversion de σ . On appelle signature (souvent noté ε) l'application

$$\varepsilon : \mathfrak{S}_n \rightarrow \{-1, 1\}, \sigma \mapsto (-1)^{N(\sigma)}$$

On peut le voir alors aussi en développant la définition de l'inversion que
$$\varepsilon(\sigma) = \prod_{1 \leq i < j \leq n} \text{sgn}(\sigma(j) - \sigma(i))$$

Propriété 6 (Signature d'une transposition)

La signature d'une transposition vaut -1

Soit une transposition $\sigma \in \mathfrak{S}_n$, $\sigma = (i \ j)$, quitte à retourner la transposition on suppose $i < j$ alors

$$\sigma = \begin{pmatrix} 1 & \dots & i-1 & i & i+1 & \dots & j-i & j & j+1 & \dots & n \\ 1 & \dots & i-1 & j & i+1 & \dots & j-i & i & j+1 & \dots & n \end{pmatrix}$$

Les inversions liées à j sont les $(i, j), (i+1, j), \dots, (j-1, j)$, celle avec i sont les $(i, j), (i, i+1), (i, i+2) \dots (i, j-1)$. On remarque tout simplement qu'il y a le même nombre d'inversions avec j qu'avec i , on appelle p ce nombre, alors le nombre $N(\sigma) = 2p - 1$, car on ne doit pas compter l'inversion (i, j) deux fois. Alors $\varepsilon(\sigma) = (-1)^{N(\sigma)} = (-1)^{2p-1} = (-1)$

Théorème 3 (Morphisme signature)

L'application signature réalise un morphisme du groupe (\mathfrak{S}_n, \circ) dans $(\{-1, 1\}, \times)$

Propriété 7 (Signature d'un cycle)

Soit σ un cycle de longueur $p \geq 2$, alors $\varepsilon(\sigma) = (-1)^{p-1}$

D'après la définition d'un cycle, $\sigma = (a_1 \ a_2 \ \dots \ a_p)$, on connaît une décomposition de $\sigma = (a_1 \ a_2)(a_2 \ a_3)(a_3 \ a_4) \dots (a_{p-1} \ a_p)$, c'est à dire un produit de $p - 1$ transposition, $\varepsilon(\sigma) = (-1)^{p-1}$

3 Applications multilinéaires alternées

On travaille dans le corps \mathbb{K} qui représente \mathbb{R} ou \mathbb{C} .

Définition 8 (Applications multilinéaires)

Soit E_1, E_2, \dots, E_n, F une famille de $n+1$ espaces vectoriels sur \mathbb{K} . Soit f une application de $E_1 \times E_2 \times \dots \times E_n$ dans F . On dit que f est n -linéaire si pour tout indice i de $\{1, \dots, n\}$, en fixant pour tout $j \neq i \in \{1, \dots, n\}$, $u_j \in E_j$, l'application $u \mapsto f(u_1, \dots, u_{i-1}, u, u_{i+1}, \dots, u_n)$ est linéaire. On note $\mathcal{L}(E_1 \times E_2 \times \dots \times E_n, F)$ l'ensemble de ces applications. Si $E_1 = E_2 = \dots = E_n = E$, on note plus simplement $\mathcal{L}_n(E, F)$.

Exemple 5 (Sur les applications n-linéaire)

- Il est clair que l'ensemble $\mathcal{L}(E_1 \times E_2 \times \dots \times E_n, F)$ est un espace vectoriel sur \mathbb{K} .
- Soit f , n -linéaire, alors $f(u_1, \dots, u_{i-1}, 0, u_{i+1}, \dots, u_n) = 0$
- Si $n = 2$ on parle d'application bilinéaire, si $n = 3$ on parle d'application trilinéaire.
- Si $F = \mathbb{K}$ on parle de forme n -linéaire.
- Les applications produit sont bilinéaire; $f : \mathbb{K} \times \mathbb{K} \rightarrow \mathbb{K}; (x, y) \mapsto x.y$;
 $\varphi : \mathcal{M}_n(\mathbb{K}) \times \mathcal{M}_n(\mathbb{K}) \rightarrow \mathcal{M}_n(\mathbb{K}); (A, B) \mapsto A.B$
 $\psi : \mathcal{L}(E) \times \mathcal{L}(E) \rightarrow \mathcal{L}(E); (f, g) \mapsto f \circ g$

Théorème 4 (Développement d'un déterminant)

Blabla

Pour une matrice $A \in \mathcal{M}_n(\mathbb{K})$, $n \geq 2$ de terme général a_{ij} de déterminant $\Delta = \det A$, on donne les définitions suivantes :

Définition 9 (Mineur d'une matrice A)

On appelle mineur (i, j) de A ou mineur de a_{ij} dans A le déterminant souvent noté Δ_{ij} ou $(\det A)_{ij}$ qui correspond au déterminant de A où l'on a supprimé la ligne i et la colonne j .

Définition 10 (Cofacteur d'une matrice A)

On appelle cofacteur (i, j) de A ou cofacteur de a_{ij} dans A , souvent noté γ_{ij} le scalaire $\gamma_{ij} = (-1)^{i+j} \Delta_{ij}$ avec Δ_{ij} la mineur (i, j) de A .

Définition 11 (Comatrice d'une matrice A)

La comatrice de A , noté $\text{Com}(A)$ est la matrice des cofacteurs de A , c'est à dire la matrice de terme générale γ_{ij} .

Propriété 8 (Caractérisation suivant les lignes ou les colonnes d'un cofacteur)

(Rarement utilisé en pratique mais utile pour certaine démonstration), Soit $e = \{e_1, \dots, e_n\}$ une base canonique de \mathbb{K}^n , en désignant par (C_1, C_2, \dots, C_n) le système des vecteurs colonnes de A et par (L_1, L_2, \dots, L_n) le système des vecteurs lignes de A on a $\forall i, j \in \mathbb{N}_n$ le cofacteur :

$$\gamma_{ij} = \det_e(C_1, \dots, C_{j-1}, e_i, C_{j+1}, \dots, C_n) = \det_e(L_1, \dots, L_{j-1}, e_j, L_{j+1}, \dots, L_n)$$

On part de $D_C = \det_e(C_1, \dots, C_{j-1}, e_i, C_{j+1}, \dots, C_n)$ pour montrer l'égalité.

$$D_C = \begin{vmatrix} a_{11} & a_{12} & \cdots & a_{1(j-1)} & 0 & a_{1(j+1)} & \cdots & a_{1n} \\ a_{21} & a_{22} & \cdots & a_{2(j-1)} & 0 & a_{2(j+1)} & \cdots & a_{2n} \\ \vdots & \vdots & \vdots & \vdots & \vdots & \vdots & \vdots & \vdots \\ a_{(i-1)1} & a_{(i-1)2} & \cdots & a_{(i-1)(j-1)} & 0 & a_{(i-1)(j+1)} & \cdots & a_{(i-1)n} \\ 0 & 0 & \cdots & 0 & 1 & 0 & \cdots & 0 \\ a_{(i+1)1} & a_{(i+1)2} & \cdots & a_{(i+1)(j-1)} & 0 & a_{(i+1)(j+1)} & \cdots & a_{(i+1)n} \\ \vdots & \vdots & \vdots & \vdots & \vdots & \vdots & \vdots & \vdots \\ a_{n1} & a_{n2} & \cdots & a_{n(j-1)} & 0 & a_{n(j+1)} & \cdots & a_{nn} \end{vmatrix}$$

On effectue un premier cycle sur les colonnes $(C_n \ C_{n-1} \ \cdots \ C_{j+1} \ C_j)$ de longueur $n - j + 1$ donc de signature $(-1)^{n-j}$.

Puis un deuxième sur les lignes $(L_n \ L_{n-1} \ \cdots \ L_{i+1} \ L_i)$ de longueur $n - i + 1$ donc de signature $(-1)^{n-i}$, la signature totale vaut $(-1)^{n-j+n-i} = (-1)^{-(j+i)} = (-1)^{j+i}$ On se retrouve alors avec e_i en position (n, n) et des zéros sur le reste de C_n et L_n alors

$$D_C = (-1)^{i+j} \begin{vmatrix} a_{11} & a_{12} & \cdots & a_{1(j-1)} & a_{1(j+1)} & \cdots & a_{1n} & 0 \\ a_{21} & a_{22} & \cdots & a_{2(j-1)} & a_{2(j+1)} & \cdots & a_{2n} & 0 \\ \vdots & \vdots & \vdots & \vdots & \vdots & \vdots & \vdots & \vdots \\ a_{(i-1)1} & a_{(i-1)2} & \cdots & a_{(i-1)(j-1)} & a_{(i-1)(j+1)} & \cdots & a_{(i-1)n} & 0 \\ a_{(i+1)1} & a_{(i+1)2} & \cdots & a_{(i+1)(j-1)} & a_{(i+1)(j+1)} & \cdots & a_{(i+1)n} & 0 \\ \vdots & \vdots & \vdots & \vdots & \vdots & \vdots & \vdots & \vdots \\ a_{n1} & a_{n2} & \cdots & a_{n(j-1)} & a_{n(j+1)} & \cdots & a_{nn} & 0 \\ 0 & 0 & \cdots & 0 & 0 & \cdots & 0 & 1 \end{vmatrix} = (-1)^{i+j} D'_C$$

Avec D'_C le nouveau déterminant on calcul $D'_C = \sum_{\sigma \in \mathfrak{S}_n} \varepsilon(\sigma) \prod_{p=1}^n a_{\sigma(p), p}$

Or vu la n -ième ligne ou colonne $a_{\sigma(n), n} = 0$ si $\sigma(n) \neq n$ et $a_{\sigma(n), n} = 1$ si $\sigma(n) = n$.

Propriété 8 (Suite)

Or il existe une bijection de $\{\sigma \in \mathfrak{S}_n \mid \sigma(n) = n\}$ dans \mathfrak{S}_{n-1} :

$$\varphi : \{\sigma \in \mathfrak{S}_n \mid \sigma(n) = n\} \rightarrow \mathfrak{S}_{n-1}$$

$$\sigma \mapsto \begin{pmatrix} \mathbb{N}_{n-1} \rightarrow \mathbb{N}_{n-1} \\ i \mapsto \sigma(i) \end{pmatrix}$$

Alors pour tout $\sigma \in \mathfrak{S}_n$ tel que $\sigma(n) = n$ il existe la permutation $\varphi(\sigma) \in \mathfrak{S}_{n-1}$ de décomposition en produit de cycles à support disjoint identique à σ , alors $\varepsilon(\sigma) = \varepsilon(\varphi(\sigma))$. De plus pour tout $\sigma \in \mathfrak{S}_{n-1}$ on peut associer la permutation $\varphi^{-1}(\sigma) \in \mathfrak{S}_n$ en posant pour $k \in \mathbb{N}_{n-1}$, $\varphi^{-1}(\sigma(k)) = \sigma(k)$ et $\varphi^{-1}(\sigma(n)) = n$, et $\varepsilon(\sigma) = \varepsilon(\varphi^{-1}(\sigma))$.

$$D'_C = \sum_{\sigma \in \mathfrak{S}_{n-1}} \varepsilon(\sigma) \prod_{p=1}^{n-1} a_{\sigma(p), p}$$

Théorème 5 (Développement suivant une ligne ou une colonne)

Toujours pour une matrice $A \in \mathcal{M}_n(\mathbb{K})$, $n \geq 2$ de terme général a_{ij} de déterminant $\Delta = \det A$, en utilisant les notations des définitions précédentes :

Pour tout $i \in \mathbb{N}_n$, on dit que l'on développe le déterminant suivant la i -ème ligne

$$\text{avec } \det A = \sum_{j=1}^n (-1)^{i+j} \Delta_{ij} a_{ij} = \sum_{j=1}^n \gamma_{ij} a_{ij}.$$

Et pour tout $j \in \mathbb{N}_n$, on dit que l'on développe le déterminant suivant la j -ème

$$\text{colonne avec } \det A = \sum_{i=1}^n (-1)^{i+j} \Delta_{ij} a_{ij} = \sum_{i=1}^n \gamma_{ij} a_{ij}.$$

Suivant une ligne i ; soit $e = \{e_1, \dots, e_n\}$ une base canonique de \mathbb{K}^n .

$$\det A = \det_e(L_1, \dots, L_{i-1}, L_i, L_{i+1}, \dots, L_n) \text{ avec } L_i = \sum_{j=1}^n a_{ij} e_j \text{ donc}$$

$$\det A = \det_e(L_1, \dots, L_{i-1}, \sum_{j=1}^n a_{ij} e_j, L_{i+1}, \dots, L_n) \text{ et par } n\text{-linéarité } \det A =$$

$$\sum_{j=1}^n a_{ij} \det_e(L_1, \dots, L_{i-1}, e_j, L_{i+1}, \dots, L_n) = \sum_{j=1}^n a_{ij} \gamma_{ij}.$$

Probabilités

Variables aléatoires discrètes, continues, et applications

1 Applications

1.1 Divers

Théorème 1 (Théorème d'approximation de Weierstrass)

On peut démontrer ce théorème par un argument probabiliste assez miraculeux mettant en jeu les polynômes de Bernstein, et c'est en plus une preuve constructive puisqu'elle nous donne les objets en question.

Propriété 1 (Fonction zêta et nombres premiers)

1.2 La méthode probabiliste

La "méthode probabiliste" est une méthode de preuve consistant à montrer, souvent par l'application d'inégalités comme celle de Markov, qu'un certain objet existe avec une probabilité strictement supérieure à zéro, donc qu'il existe. On donne ici quelques exemples de preuves suivant ce modèle.

Définition 1

Un nombre est dit normal en base b si toute suite finie se rencontre dans son développement décimal à la même fréquence. Plus précisément, en notant $D = \llbracket 0, b-1 \rrbracket$ et $N(A, n)$ le nombre d'apparitions de la suite finie A dans les n premiers chiffres, un réel x est normal en base 10 si

$$\forall p \geq 1, \forall A \in D^p, \lim_{n \rightarrow \infty} \frac{N(A, n)}{n} = \frac{1}{b^p}$$

Un nombre est dit normal si il est normal en toute base.

Propriété 2 (Borel)

L'ensemble des réels qui ne sont pas normaux est de mesure nulle.

Corollaire

Il existe des nombres normaux.

On sait construire relativement facilement des nombres normaux en base 10, par exemple le réel 0,12345678910111213... (nombre de Champernowne) est normal, mais il est plus difficile d'obtenir des nombres normaux en toute base. Lebesgue reprendra en 1909 la démonstration de Borel pour construire explicitement un tel nombre.

Références

- [1] Marc SCHAUL. « La Bible ».
- [2] Thomas AROCENA et Constance SARRAZIN. Les auteurs de ces lignes. Ce qui est signalé par cette référence doit être accueilli avec la plus grande méfiance, puisque c'est un travail original de gens pas très futés.
- [3] Patrick DEHORNOY. *Théorie des ensembles*. Calvage & Mounet, 2017.
- [4] Serge FRANCINO, Hervé GIANELLA et Serge NICOLAS. *Analyse 1*. Cassini, 1.
- [5] Serge FRANCINO, Hervé GIANELLA et Serge NICOLAS. *Analyse 2*. Cassini, 1.
- [6] Serge FRANCINO, Hervé GIANELLA et Serge NICOLAS. *Analyse 3*. Cassini, 1.
- [7] Serge FRANCINO, Hervé GIANELLA et Serge NICOLAS. *Analyse 4*. Cassini, 1.
- [8] Serge FRANCINO, Hervé GIANELLA et Serge NICOLAS. *Algèbre 1*. Cassini, 1.
- [9] Serge FRANCINO, Hervé GIANELLA et Serge NICOLAS. *Algèbre 2*. Cassini, 1.
- [10] Serge FRANCINO, Hervé GIANELLA et Serge NICOLAS. *Algèbre 3*. Cassini, 1.